Marguerite le regarda avec une expression touchante : — Ne soyez pas si dure envers moi, monsieur le sergent.

Je ne ferai pas de bruit. Je parlerai si bas ! Je me tairai si vous l'exigez. Mais laissez-moi faire route avec lui !

— Vous n'avez pas peur que je lui ôte ses liens et que je lui donne la clef des champs, il est ce pas ?

— Retirez-vous, ma belle, dit le fort, insista Mathias... Ce serait un joli spectacle, cornes du diable ! si chaque recrue ou chaque déserteur était suivi d'une procession de jupes, à titre de cousines ou de sœur de lait. D'ailleurs, les pleurnicheries des filles, ça affadit le cœur, et ça donne un croc-en-jambe à la discipline.

— Obéis, Greitly, obéis, et ne t'expose pas à quelque mauvais traitement, dit le jeune sabotier.

— Ne vous fâchez pas, monsieur le sergent, répondit Marguerite avec douceur ; je me contenterai de vous suivre de loin, puisque vous le voulez.

Mathias Werner éclata de rire.

— Nous suivre ! la belle, mais nous allons à Stuttgard.

— Et moi aussi je vais à Stuttgard, répliqua-t-elle, je retournerai à mon couvent, et je croyais qu'un brave soldat, comme vous, sergent Mathias, devait plutôt me protéger contre toute mauvaise rencontre, que me chasser comme une fille vagabonde.

— Werner fut flatté de cet appel à sa générosité et grommela entre ses dents : C'est bien vous, êtes d'une race habile à nous enjôler, nous autres ; les femmes ont toujours raison. Faites donc comme il vous plaira, la belle. Au fait, pourquoi enlever à ce malheureux une dernière consolation ?

— Oh ! merci, monsieur le sergent, dit Marguerite avec une vive expression de reconnaissance.

Elle reprit sa place à côté de son frère de lait et continua à marcher sans lui parler ; mais ils échangeaient des regards plus éloquents que la parole ; le monde entier disparaissait à leurs yeux et Fritz Wendel sentait plus vivement les liens qui l'entraient dans ses chaînes.

Cependant la route devenait difficile, et la petite troupe était souvent obligée de faire halte. Le ciel s'était zébré de larges bandes de nuées fauves et cuivrées, et avait fini par ressembler à une coupole de basalte morne et désolée. Au calme profond de l'air succéda tout à coup un bruit semblable à celui de dix mille chariots roulant sur le pavé, quand les vents se déchaînèrent. Des rafales enragées, des ondées diluviennes et des soudains zigzags d'éclairs remplirent alors le sinistre silence de la nature. Les animaux de la forêt fuyaient et se cachaient dans leurs terriers.

Inquiet de ces symptômes menaçants, Mathias Werner ordonna de hâter le pas pour arriver au pont du Necker, d'autant plus que le gendarme Girl lui avait appris la crue récente de la rivière. L'escorte coupa donc à travers champs et taillis pour abréger le chemin, mais lorsqu'ils croyaient tous déboucher d'un sentier des bois, à peu de distance de la berge, ils s'arrêtèrent devant un tableau de désolation d'une formidable grandeur.

Les rives du Necker, la plaine et les bois, tout était envahi par l'inondation.

XX.

LA BARQUE.

L'espace n'offrait aux yeux qu'une immense lac, mais un lac troublé, tumultueux, jaunâtre, bouleversé par des remous et des tourbillons, dont les spirales d'écume ressemblaient à des serpents gigantesques. Les arbres de la lisière baignaient leur verte chevelure dans des flaques d'eau glauques, les uns tordaient leurs branches dans des amas de grandes herbes et de joncs, les autres portaient leurs cimes au-dessus du flot comme des vigies perdus qui appellent au secours.

De grosses poutres venaient trouer des meules énormes ; des bahuts, des tables et des escabeaux s'échouaient contre des charrettes brisées, quelques malheureux flottaient à la dérive, des chevaux et des ânes se débattaient vainement contre la vague bourbeuse.

Les torrents, grossis par la fonte des neiges, avaient précipité leurs avalanches d'eau dans le Necker, et rendu